

PATRIMOINE RELIGIEUX

LEDEVOIR | CAHIER SPÉCIAL G | LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 SEPTEMBRE 2022

À la rencontre de notre histoire

Des premières églises catholiques en bois reconstruites par la suite en pierre aux quelques centres islamiques qui se sont érigés dans la province dans les dernières décennies, en passant par les synagogues et les divers temples propres à plusieurs confessions... Les nombreux lieux de culte qui façonnent le paysage de nos villes et de nos campagnes se posent en témoins privilégiés de l'histoire de notre peuplement. À l'occasion de la cinquième édition des Journées du patrimoine religieux, qui auront lieu les 9, 10 et 11 septembre prochains, près de 250 de ces lieux ouvriront leurs portes afin de faire découvrir aux Québécois les trésors qui se cachent entre leurs murs et de les sensibiliser à la richesse et à la diversité de cet héritage. À quelques jours de l'événement, ce cahier braque les projecteurs sur quelques-uns de ces lieux de culte et de leurs architectes, sans lesquels le Québec n'aurait pas le même visage.

Ce cahier est présenté en collaboration avec le Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le Conseil du patrimoine religieux du Québec, la Ville de Laval, l'Archidiocèse de Montréal et l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal.

Vue aérienne de l'ancien monastère des Hospitalières et des divers pavillons de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de Montréal
ARCHIVES DES RHSJM, AIRCAM



La basilique Saint-Patrick de Montréal ouvrira ses portes le 10 septembre dans le cadre des Journées du patrimoine religieux.

CPRQ

LES JOURNÉES DU PATRIMOINE RELIGIEUX

Entre héritage et mémoire vivante

Mettre en valeur le patrimoine religieux, c'est renouer avec l'histoire, l'art et l'architecture d'un territoire et d'un bâtiment. Trois journées lui sont dédiées partout au Québec en septembre, à travers des visites de lieux de culte, des circuits, des concerts et autres conférences.

PASCALINE DAVID
Collaboration spéciale

Coordonnées par le Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), un organisme à but non lucratif, les Journées du patrimoine religieux sont l'occasion de visiter plus de 245 sites et circuits. « On se retrouve collectivement dans un endroit avec une aura différente, dans lequel des générations se sont succédé à travers différents rites de passage, lance Johanne Picard, chargée de projet au CPRQ. C'est une atmosphère reliée à la vie et à la mort, qui permet une prise de conscience de la façon dont on a occupé le territoire. »

Parmi les 2751 lieux de culte inventoriés au Québec en 2003, 4 % ont disparu volontairement ou ont subi un incendie depuis. « On évolue comme société en même temps qu'on anime ces lieux-là, et si on les fréquente, alors on ne les côtoie plus comme de simples ruines, poursuit M^{me} Picard. Ils deviennent vivants. » Inviter les gens à y entrer représente une occasion de mieux comprendre l'histoire de sa localité, ou même de visiter d'autres régions pour les découvrir différemment.

Cette année, 25 % des sites proposés participent pour la première fois et dix confessions religieuses sont représentées, notamment la tradition anglicane, de l'Église unie, judaïque et musulmane. Deux lieux associés au patrimoine autochtone prendront également part à l'événement. À Wendake, une visite de l'église Notre-Dame-de-Lorette et de la maison Tsawenhohi est prévue en concertation avec le Musée huron-wendat. Cette bâtisse bicentenaire porte le nom du premier Grand Chef ayant habité la maison, Nicolas Vincent, dit Tsawenhohi, et est classée « bien patrimoniale » par le Conseil de la Nation huronne-wendat.

Les portes du sanctuaire Sainte Kateri Tekakwitha, à Kahnawake, seront aussi ouvertes. Issue de la communauté mohawk de Kahnawake, Kateri est la première femme autochtone d'Amérique du Nord à être canonisée, en 2012. « C'est un gros plus, se réjouit Johanne Picard. On est heureux qu'il y ait une plus forte participation interconfessionnelle cette année, bien que des ponts restent à bâtir. »

Un héritage social, artistique et architectural

Près de 50 concerts se tiendront lors de ces journées, incluant des récitals, des performances d'orgue et des chants de chorales. Même si le mes-

sage religieux n'est plus porteur pour de nombreuses personnes, il est difficile de rester insensible à la beauté de la musique dans ces espaces, selon Johanne Picard.

Que ce soit par l'entremise de l'expérience musicale ou bien du recueillement dans des sites commémoratifs, ces journées donnent accès à un héritage social et artistique. C'est aussi le moyen de découvrir des connaissances techniques et les différents matériaux utilisés pour ériger des temples, selon les époques.

25 %

C'est le nombre de sites participant pour la première fois cette année aux Journées du patrimoine religieux.

« Le paysage, la façon dont la bâtisse est implantée, l'architecture, la tôlerie du clocher ou la maçonnerie sont un ensemble de langages symboliques, matériels et techniques qui démontrent à leur façon comment une communauté s'est mobilisée pour construire quelque chose », estime M^{me} Picard. À titre d'exemple, elle mentionne ces lieux qui font vivre la mémoire des pionnières ayant fondé des communautés, comme la maison Saint-Gabriel à Montréal et le Monastère des Ursulines à Québec.

Le legs avant la religion

Parallèlement, une série de 12 consultations régionales a eu lieu de novem-

bre à janvier dernier afin de mobiliser les associations, les agences de développement culturel, les musées et autres organismes de tourisme. Plusieurs circuits locaux et visites de cimetières ont donc été mis en place grâce à la contribution de bénévoles et de professionnels. Chaque responsable peut également s'inscrire volontairement pour participer aux Journées du patrimoine religieux.

« Notre rapport avec les autorités religieuses et l'État tient avant tout de la préservation du patrimoine, souligne Johanne Picard. On n'est pas dans la religion, mais dans le legs reçu de nos prédécesseurs et des nouveaux arrivants qui ont apporté leurs propres traditions. »

Selon le dernier inventaire, 26 % des lieux de culte n'appartiennent plus à un propriétaire religieux et sont soit fermés, soit réutilisés, soit en voie de l'être.

Avec son programme de requalification de lieux de culte excédentaires patrimoniaux, le CPRQ essaie d'accompagner des collectivités aux prises avec des endroits qui se dégradent. « On leur trouve de nouvelles fonctions pour ne pas se retrouver avec un bâtiment vacant », précise-t-elle.

La 5^e édition des Journées du patrimoine religieux aura lieu les 9, 10, et 11 septembre 2022. Toutes les activités sont gratuites, mais les gens peuvent démontrer leur appréciation en laissant un don. Sur le site Internet de l'événement, il est possible de filtrer les activités par date et région ou bien de se promener sur la carte géographique.

L'ENSEMBLE CONVENTUEL DU MUSÉE DES HOSPITALIÈRES

Un voyage dans le temps garanti

En compagnie du directeur général du Musée des Hospitalières, Paul Labonne, nous partons à la découverte de l'ensemble conventuel des sœurs. La crypte, la chapelle, le jardin et le monastère, où elles ont habité durant plus de 150 ans, renferment de nombreux secrets d'histoire.

PASCALINE DAVID
Collaboration spéciale

C'est avec un enthousiasme sincère que Paul Labonne nous accueille à l'entrée du Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal, situé au

pied du mont Royal. « Vous voyez cet escalier ? lance-t-il d'emblée, désignant l'immense artefact en bois. Il provient de la ville de La Flèche, en France, d'où sont parties les trois premières hospitalières pour rejoindre le Canada en 1659. »

Ce témoignage exceptionnel est un lien privilégié avec le récit de ces femmes, dépêchées par Jeanne Mance, cofondatrice de Montréal et de l'Hôtel-Dieu, pour l'aider à administrer l'hôpital alors qu'elle s'était cassé le bras. Comme preuve de leur grande influence, M. Labonne nous montre les lettres patentes du Roi Louis XIV pour l'établissement des Hospitalières sur l'île de Montréal. Sur ces précieux documents, exposés au musée, on distingue avec surprise l'empreinte digitale du Roi Soleil.

Des femmes pionnières

En 1861, la communauté religieuse s'est installée au sein du monastère d'un ensemble conventuel érigé par l'architecte Victor Bourgeois, désormais propriété de la Ville de Montréal, depuis 2019. Le bâtiment en pierre a été dessiné et construit en forme de E, de manière à agrandir plus facilement les ailes.

Les sœurs y étaient cloîtrées, c'est-à-dire qu'elles devaient rester à l'intérieur d'un périmètre bien délimité. Elles se restauraient dans un grand réfectoire et dormaient dans des « cellules », d'étroites chambres individuelles reconstituées au musée.

Judith Moreau de Brésoles, Catherine Macé et Marie Maillet, les trois premières hospitalières, sont considérées comme les pionnières de la santé et des soins à Montréal. Après la mort de Jeanne Mance, elles gèrent l'hôpital pendant près de trois siècles. Leurs journées sont dédiées aux soins des patients, à l'apothicairerie ainsi qu'à la gestion de l'hôpital. « Elles pouvaient assister aux

messes de la chapelle derrière une grille, mais elles n'avaient aucun contact avec le monde extérieur, excepté l'évêque et les malades », souligne Paul Labonne.

Après 1940, les sœurs devaient suivre une formation universitaire en pharmacie pour continuer à exercer alors que se multipliaient les produits pharmaceutiques. Jeanne Phaneuf est ainsi devenue la première sœur pharmacienne de l'Hôtel-Dieu formée à l'Université de Montréal, en 1941.

Le bâtiment en pierre a été dessiné et construit en forme de E, de manière à agrandir facilement les ailes. Les sœurs y étaient cloîtrées, c'est-à-dire qu'elles devaient rester à l'intérieur d'un périmètre bien délimité.

Dix ans plus tard, Sœur Marie-Louise Allard se distingue également lorsqu'elle émet l'idée de créer un département de recherches cliniques. Cette initiative fera de l'Hôtel-Dieu le premier hôpital francophone canadien à se doter d'un laboratoire spécialisé dans l'hypertension artérielle et l'œdème. « Elles étaient avant-gardistes », commente M. Labonne.

La chapelle et la crypte

Quelques minutes après avoir appris l'héritage de ces femmes avant-gardistes, nous nous dirigeons vers la chapelle-église, située au centre du bâtiment. Un grand dôme surplombe son chœur. Dans la coupole, on découvre le premier décor peint à Montréal avec un programme iconographique structuré. « Ce n'est pas simplement de la décoration, ce sont des personnages dont l'histoire est liée à des ordres monastiques, indique M. Labonne avec entrain. C'est aussi le seul qui reste parmi les trois réalisés par le muraliste allemand John Held, à Montréal. »

Au-dessous de la chapelle, après avoir emprunté plusieurs dédales sinueux, on trouve l'aile la plus ancienne du monastère : la crypte. Une atmosphère chargée s'y ressent dès les premières secondes. Et pour cause : l'ensemble de la communauté, soit 600 religieuses, est enterré de l'autre côté du mur de brique, auprès de la sépulture de Jeanne Mance.

Occasionnellement, les sœurs — qui habitent toujours dans une aile du monastère — se recueillent sur les lieux qui demeurent la partie la plus authentique de l'ensemble conventuel. « Ce cimetière est la seule chose que les sœurs n'ont pas vendue à la Ville, chuchote M. Labonne. C'est un voyage dans le temps garanti. »

Le jardin des sœurs

La visite se termine par une promenade dans le paisible jardin fruitier, où



La jardin du monastère a été aménagé par les Hospitalières pour nourrir les patients de l'hôpital et devenir le plus grand verger de l'île de Montréal, au XIX^e siècle.

GILBERT LANGLOIS

une ribambelle de pommes se sont déjà échappées des branches, ce qui ne manque pas d'attirer quelques lapins.

Au-dessous de la chapelle, après avoir emprunté plusieurs dédales sinueux, on trouve l'aile la plus ancienne du monastère : la crypte. L'ensemble de la communauté, soit 600 religieuses, est enterré dans la crypte, auprès de la sépulture de Jeanne Mance.

Difficile d'imaginer que l'on se trouve au beau milieu d'une grande métropole lorsqu'on se balade entre les arbres et les fleurs. La silhouette du mont Royal en vision périphérique, nous passons devant le caveau à légumes construit en 1869 et la petite chapelle de l'Immaculée Conception.

Cet espace de verdure est niché derrière le monastère, entre l'avenue des Pins et la rue Duluth. Il a été aménagé par les Hospitalières pour

nourrir les patients de l'hôpital et devenir le plus grand verger de l'île de Montréal, au XIX^e siècle.

Pour le directeur du musée, il est important de conserver tout le patrimoine matériel et immatériel des sœurs, qui ont beaucoup contribué à l'histoire de Montréal. Cela est notamment possible grâce au travail de la gestionnaire des collections, Judith Houde, qui veille à la sécurité et aux conditions de conservation des 22 000 objets de la collection du musée. Dans une salle bien gardée, elle documente, étiquette et organise les tableaux, livres et autres sculptures afin de les rendre accessibles au grand public.

Ce cahier spécial a été produit par l'équipe des publications spéciales du *Devoir*, grâce au soutien des annonceurs qui y figurent. Ces derniers n'ont cependant pas de droit de regard sur les textes. La rédaction du *Devoir* n'a pas pris part à la production de ces contenus.

La primordiale contribution du religieux au patrimoine québécois

PIERRE VALLÉE

Collaboration spéciale

« Lorsqu'on pense au patrimoine religieux, on pense d'abord aux lieux de culte, avance l'historienne de l'art Ginette Laroche. Mais ces lieux de culte ne sont pas nus. Ils sont décorés, et ce décor est une partie intégrale du patrimoine religieux. »

Déjà, les lieux de culte sont multiples : cathédrales, basiliques, églises paroissiales, chapelles, dont celles des congrégations religieuses, et leur architecture respective. Quant au décor, il comprend les statues et autres sculptures, les peintures et fresques, le mobilier, dont le tabernacle, le maître-autel et la chaire. À cela s'ajoutent l'orfèvrerie, les chandeliers et objets sacrés, et le textile si l'on pense aux vêtements liturgiques.

Vincent Giguère, conservateur d'art au Musée de la civilisation à Québec,

commence par préciser qu'il ne faut pas confondre l'art religieux et l'art sacré : « L'art religieux est une œuvre d'art dont le sujet est religieux. L'art sacré désigne les objets qui servent aux cérémonies et qui sont en contact avec les saintes espèces que sont le pain et le vin changés en corps et en sang du Christ durant la messe. C'est le cas du calice, par exemple. »

La Nouvelle-France et ses églises en bois

Le patrimoine religieux québécois commence dès les premiers balbutiements de la colonie puisque Champlain, qui fonde Québec en 1608, et Maisonneuve et Jeanne Mance, Montréal en 1642, sont de fervents catholiques. Débarqueront à Québec peu de temps après plusieurs congrégations religieuses : d'abord les Récollets en 1615, suivis des Jésuites en 1625, puis, en 1639, les Ursulines. Québec devient un diocèse à l'arrivée de Monseigneur de Laval en 1659. Quant à Montréal,

les Sulpiciens s'y installent en 1657. Cette nouvelle présence ecclésiastique exige évidemment la construction d'églises. D'ailleurs, tout au long de l'ère de la Nouvelle-France, le nombre d'églises augmentera selon la croissance démographique.

Avec l'arrivée d'anglicans, de protestants et de juifs, le patrimoine religieux se diversifie au Québec, peu après la Conquête de 1760

« Les églises en Nouvelle-France furent d'abord construites en bois, relate Ginette Laroche, mais le bois se détériore et peut être la proie des flammes. C'est pourquoi avec le temps, elles furent toutes reconstruites en pierre, tout en respectant les plans d'origine. » Et comme la construction des églises relève soit des congrégations religieuses, soit des villages, il n'y a pas dans le patrimoi-

ne religieux de la Nouvelle-France de véritables unités architecturales.

Le décor des églises, soit les toiles, les statues, le mobilier et les ornements liturgiques, a généralement été importé de France, quoique certains colons artisans, habitués à travailler le bois, aient pu contribuer à la fabrication de sculptures et de mobilier.

La Conquête de 1760 et l'essor des autres religions

La Conquête de 1760, en plus de faire de la Nouvelle-France une colonie britannique, a aussi transformé et bouleversé le patrimoine religieux de l'époque. D'abord, il n'est plus exclusivement catholique romain. « Les Britanniques sont anglicans, souligne Ginette Laroche, et les Écossais, protestants, notamment presbytériens. Ils construiront donc des lieux de cultes selon leurs manières de faire. »

Les premiers juifs arrivent eux aussi au Québec peu après la Conquête, VOIR PAGE G 6 : HISTOIRE

DESTINATION INCONTOURNABLE

HAUT LIEU PATRIMONIAL DU QUÉBEC

VENEZ NOUS VOIR!



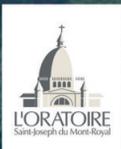
DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE LAVAL AUTREMENT

Téléchargez gratuitement l'application mobile *Parcourir Laval* sur histoire.laval.ca.

Entente de développement culturel



Québec





La basilique Notre-Dame présente le spectacle en lumière *Aura*.

MOMENT FACTORY

À Montréal, 4 touristes sur 5 entrent dans un lieu de culte

« Le patrimoine religieux, c'est une part très importante du tourisme montréalais, soutient Manuela Goya, de Tourisme Montréal. N'oublions pas que Montréal est connue comme la ville aux mille clochers. Mais il y a eu une importante évolution dans le tourisme religieux depuis les années soixante. Le tourisme religieux de type pèlerinage a par exemple grandement diminué. » Le tourisme ordinaire l'a en revanche remplacé. « Selon nos sondages, poursuit M^{me} Goya, 80 % des touristes qui viennent à Montréal visitent au moins un lieu de culte lié au patrimoine religieux. L'oratoire Saint-Joseph accueille environ 2 millions de visiteurs annuellement, c'est considérable. » Ce qui les pousse à entrer dans ces lieux ? « Les touristes sont friands de tout ce qui est historique, et le patrimoine religieux est un témoin de cette histoire, souligne Manuela Goya. Si l'un des buts de Tourisme Montréal est d'attirer les touristes et de leur faire apprécier la ville et ses attractions, on ne perd jamais de vue que la meilleure façon de connaître une ville, c'est de l'approcher par le biais de son histoire, ce que permet le patrimoine religieux. » Elle se réjouit ainsi du fait que les dépositaires du patrimoine religieux l'aient compris. « Ils se sont adaptés pour être en mesure d'offrir une meilleure expérience touristique. Plusieurs ont même bonifié leur offre. Par exemple, la basilique Notre-Dame présente le spectacle en lumière *Aura*, une création de Moment Factory. Et l'Oratoire prévoit la construction d'un observatoire à son sommet. Ce sont des gestes qui consolident le tourisme religieux. »

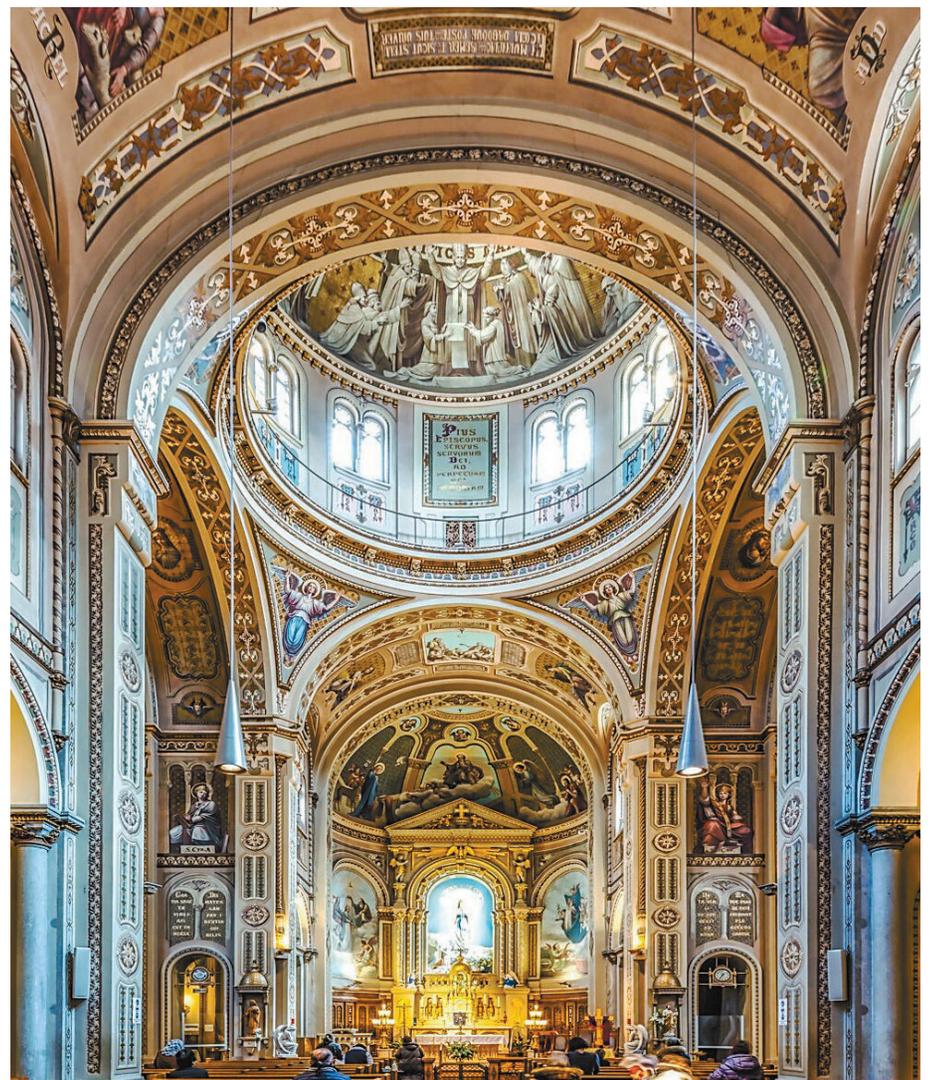
Deux bijoux à découvrir dans le diocèse de Montréal

La **cathédrale Marie-Reine-du-Monde**, dont la façade donne sur le boulevard René-Lévesque Ouest, est en soi un bijou de patrimoine religieux. Dès qu'on y entre, le regard est happé par l'impressionnant maître-autel à baldaquin avec ses quatre colonnes torsadées. Au-dessus de ce dernier se trouve la coupole, entièrement peinte de fresques religieuses. « On dit souvent que la cathédrale est une réplique plus petite de Saint-Pierre de Rome, précise l'abbé Alain Vaillancourt, curé de la paroisse, mais c'est plutôt une inspiration, car il a fallu s'éloigner du modèle afin de tenir compte de la rigueur du climat. »

Ses murs, ornés d'immenses toiles signées Georges Delfosse, dépeignent des moments forts de la vie religieuse en Nouvelle-France. La chapelle funéraire des évêques est entièrement construite en marbre italien, ornée de mosaïques multicolores et incrustées d'or. Mgr Bourget y repose et son tombeau est recouvert d'un gisant en cuivre à son effigie, sculpture réalisée par l'artiste italien Giulio Barberi. Dans une seconde chapelle, dédiée à l'adoration silencieuse, trône un impressionnant crucifix en stuc signé par le sculpteur québécois Louis-Philippe Hébert, œuvre majeure du statuaire religieux. La cathédrale a même accueilli récemment une nouvelle œuvre d'art religieux, soit la statue de sainte Kateri Tekakwitha, première Autochtone d'Amérique du Nord à avoir été canonisée par l'Église catholique.

L'**église de la paroisse Saint-Laurent** se trouve quant à elle sur l'avenue Sainte-Croix dans Ville Saint-Laurent, non loin de l'ancien ensemble conventuel des sœurs de Sainte-Croix. C'est l'une des plus anciennes églises de Montréal, son origine remontant à 1720. Elle a évidemment vécu son lot de transformations, dont l'une plutôt brutale dans les années 1960, qui lui a fait perdre certains éléments de mobilier.

Heureusement, un effort de restauration est en cours. « On a repeint l'intérieur de l'église, et ce, pendant la pandémie, grâce en grande partie à l'aide de bénévoles », explique le vicaire Pierre Labine. Ce rafraîchissement a permis d'accrocher aux murs de magnifiques tableaux, gracieuseté des sœurs de Sainte-Croix. « Les sœurs ont enseigné la peinture, et toutes les toiles ont été réalisées par elles-mêmes. »



La chapelle Notre-Dame-de-Lourdes est l'œuvre principale du peintre, architecte, concepteur et théoricien Napoléon Bourassa.

MARCEL MORIN

Le XIX^e siècle, une époque foisonnante

HISTOIRE

SUITE DE LA PAGE G 4

et la première synagogue, la Synagogue espagnole et portugaise, est érigée à Montréal en 1788. Le premier évêché anglican voit le jour à Québec en 1793. La diversité s'installe alors dans le patrimoine religieux.

Mais la Conquête a aussi bouleversé la façon de décorer les lieux de cultes. Les Britanniques feront venir d'Angleterre des artistes et des artisans qui maîtrisent les différentes disciplines nécessaires à l'habillage des lieux de culte. Plusieurs d'entre eux resteront sur place et ouvriront des ateliers.

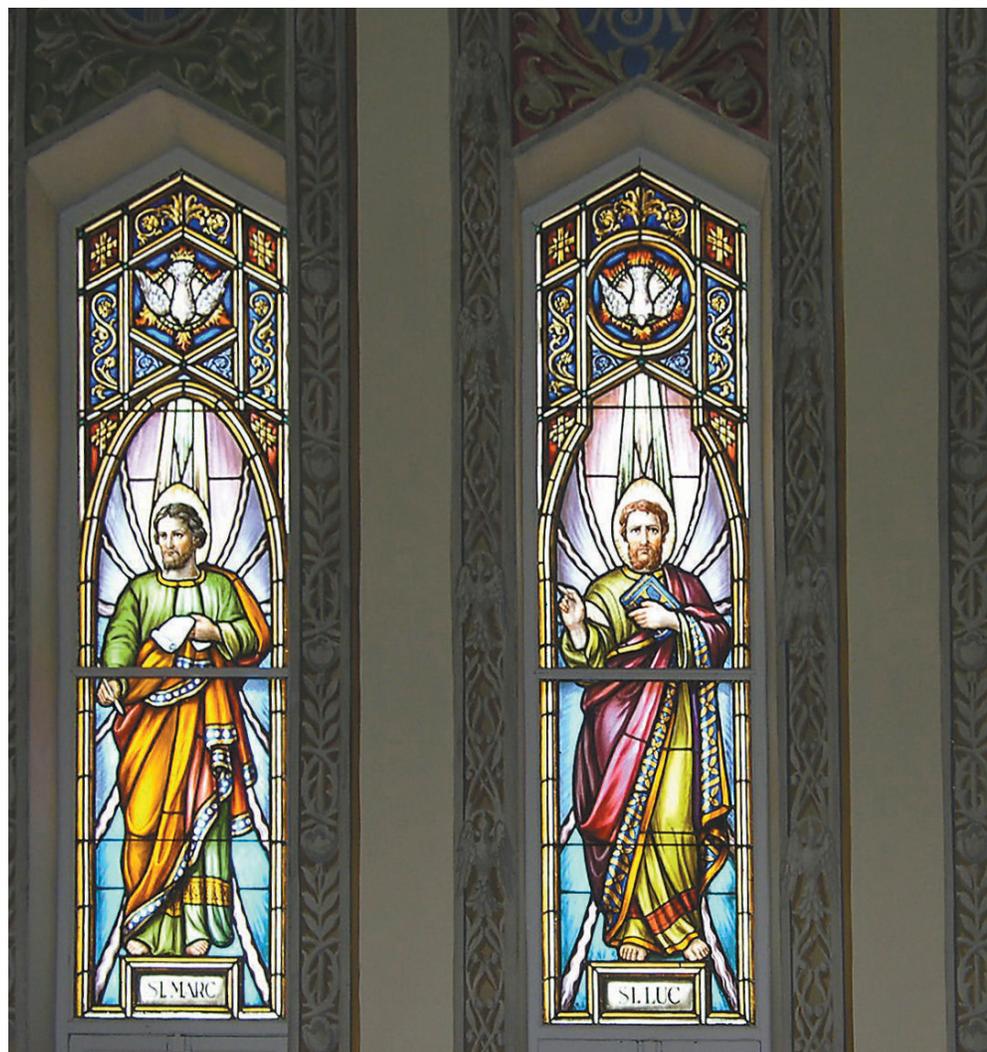
« De leur côté, les catholiques francophones sont complètement coupés de la France et ne peuvent plus même importer de toiles françaises pour orner leurs nouvelles églises, avance Vincent Giguère. Les artistes, peintres et sculpteurs et les divers artisans n'auront d'autre choix que de copier les œuvres qui se trouvent déjà sur place. » Un inconvénient qui se transformera finalement

en une formidable occasion d'apprentissage pour les artistes et artisans canadiens-français.

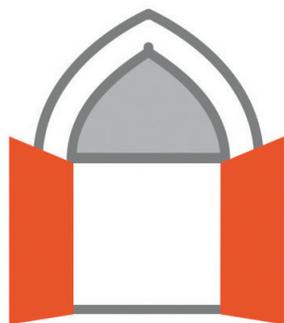
Le XIX^e siècle et les nouvelles approches picturales

Si qualifier le XIX^e siècle de siècle d'or du patrimoine religieux québécois est exagéré, Vincent Giguère admet toutefois que ce fut un siècle particulièrement foisonnant. Non seulement les communautés religieuses autres que catholiques multiplient leurs lieux de culte, mais les artistes et artisans canadiens-français poursuivent leur apprentissage et se perfectionnent, nourrissant du même coup la construction et le décor des nouvelles églises et chapelles.

Les peintres recevront par ailleurs un sérieux coup de pouce avec l'arrivée en 1817 des toiles des abbés Desjardins. « Les deux frères Desjardins avaient sauvé de la destruction de nombreuses toiles d'art religieux pendant la Révolution française, et par un concours de circonstances plutôt rocambolesque, 180 de ces toiles ont abouti au Québec, explique Vincent Giguère. Pour les peintres canadiens-français, appelés à les restaurer, ce



Les vitraux de l'église Sainte-Amélie de Baie-Comeau sont signés Guido Nincheri.
CPRQ



Les 9, 10 et 11 septembre 2022

Consultez la programmation officielle sur le web

Journées du patrimoine religieux.ca

Conseil du
patrimoine
religieux
du Québec

Entretenir le patrimoine

C'est prendre acte de ce que nous avons reçu
mais c'est aussi penser aux
générations futures

Mobilisons-nous ensemble pour sauver notre
patrimoine religieux

Pour faire un don:

diocesemontreal.org/ressources/patrimoine-religieux





fut l'occasion de se familiariser avec de nouvelles approches picturales, et cela a transformé leur manière de faire. » Ceci pave la voie à l'émergence de peintres canadiens-français — entre autres Antoine Plamondon et Joseph Légaré — capables de réaliser des toiles religieuses originales, et dont plusieurs partirent faire des stages en Europe.

Bourget et Bourgeau, une même vision

Le vrai tournant, en ce qui concerne le patrimoine religieux, a finalement lieu au milieu du siècle, sous l'impulsion de deux Canadiens-français, M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal, et Victor Bourgeau, architecte, né dans une famille d'artisans du bois. Montréal se détache de Québec et devient un diocèse en 1836. M^{gr} Bourget en prend les rênes en 1841.

« C'est une figure importante pour plusieurs raisons, précise Ginette Laroche. À cette époque, on assiste à un renouveau religieux en France, dans le but de recatholiciser les Français, et M^{gr} Bourget compte bien en profiter. Il fera donc de nombreux voyages en France afin de rapatrier les congrégations religieuses devenues absentes du Québec, telles que les Récollets et les Jésuites. Il convaincra également d'autres de venir s'y installer, comme les Oblats et les Franciscains. » Cela aura pour effet de consolider la présence des communautés religieuses, qui sont de formidables donneurs d'ouvrage en art religieux.

« De plus, poursuit-elle, M^{gr} Bourget a une vision très précise de ce qu'il souhaite en matière d'art religieux et de rituel, allant de la construction d'une église jusqu'à l'habillement des prêtres. Il imposera ses vues non seulement à Montréal, mais à l'ensemble du Québec. »

Sa rencontre avec Victor Bourgeau sera de ce fait déterminante. M^{gr} Bourget commence par convaincre les Oblats de lui confier la construction de l'église Saint-Pierre-Apôtre au cœur de Montréal.

Le vrai tournant a finalement lieu au milieu du siècle, sous l'impulsion de deux Canadiens-français, M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal, et Victor Bourgeau, architecte

« Bourgeau en met alors plein la vue en adoptant le style néogothique, souligne Ginette Laroche. Il a une vision claire de ce que doit être l'architecture religieuse, tant du point de vue des plans que de la conception du décor. Cela permet une unité esthétique. Les artistes et artisans travaillent à partir de sa vision, et cette approche deviendra la manière de faire. » Bourgeau devient à l'époque l'architecte attitré de Bourget. On lui doit ainsi 250 édifices religieux environ, dont l'ensemble conventuel de

VOIR PAGE G 8 : HISTOIRE

Découvrir Victor Bourgeau

Le Musée des Hospitalières offre trois circuits touristiques dont le thème principal est la découverte, et ce, à travers ses œuvres, de l'architecte Victor Bourgeau. Ce dernier a été, au XIX^e siècle, l'un des architectes majeurs du patrimoine religieux du Québec.

Circuit 1. Le premier circuit est pédestre et les participants emprunteront les rues du Plateau Mont-Royal, du Quartier latin et termineront le parcours dans le village. On commence par l'ensemble conventuel des Hospitalières, signé Bourgeau, donc à l'Hôtel-Dieu, pour ensuite se rendre au carré Saint-Louis. « Le fait de passer par le carré, explique Paul Labonne, directeur du Musée des Hospitalières, nous donne l'occasion de voir où habitait au XIX^e siècle la bourgeoisie canadienne-française. » On poursuit la route dans le Quartier latin pour passer devant la bibliothèque Saint-Sulpice et, ensuite, devant l'église Saint-Jacques, aujourd'hui la façade de l'UQAM. Le circuit se termine dans le Village à l'église Saint-Pierre-Apôtre, la première réalisation de Bourgeau, et qui scella sa réputation.

Circuit 2. Le second circuit est toujours à Montréal, mais le déplacement se fait en autobus. Le départ cette fois est encore à l'Hôtel-Dieu, avant de visiter la chapelle du Bon-Pasteur, là où fut construit l'ancien ensemble conventuel des religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur. Ensuite, direction l'ouest, vers l'ensemble conventuel des Sœurs-Grises, qui date de 1888. « C'est le dernier grand chef-d'œuvre de Bourgeau, précise Paul Labonne. Il a même choisi de faire sculpter le mobilier en marbre. » Les participants pourront visiter la chapelle, qui aujourd'hui sert de salle de lecture pour les étudiants de Concordia.

Circuit 6. C'est en direction de la Mauricie que nous entraîne en autocar le circuit 6. D'abord à Trois-Rivières, où l'on visite la cathédrale de la ville, une œuvre majeure de Bourgeau. On pourra y admirer les 125 verrières, une des œuvres les plus réussies de l'atelier de Guido Nincheri. Cap sur Shawinigan pour se rendre à l'église Notre-Dame-de-la-Présentation, décorée par Ozias Leduc. « Ce qui est remarquable dans les toiles de Leduc, c'est que si certaines ont des sujets religieux, d'autres sont un hommage aux travailleurs de la Mauricie, notamment ceux de la forge et des pâtes et papiers. »

De style néogothique, l'église Saint-Pierre-Apôtre est la première réalisation montréalaise de l'architecte Victor Bourgeau.
CPRQ


Musée des Hospitalières

LAISSEZ LE PATRIMOINE RELIGIEUX VOUS ÉPATER

Récitals d'orgue et circuits guidés

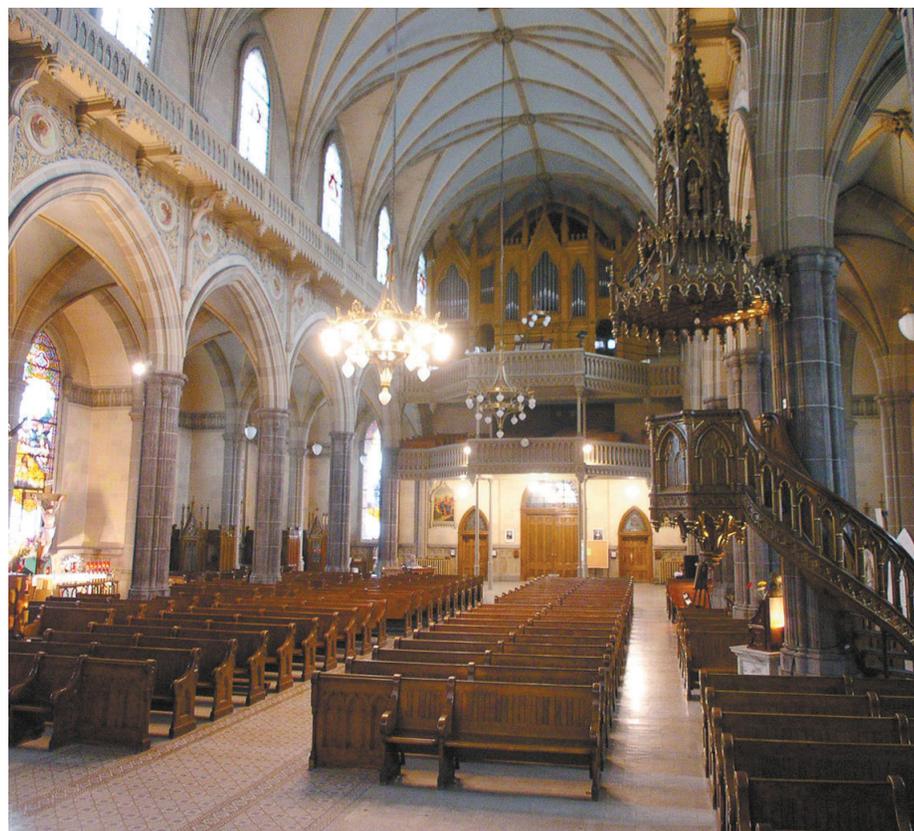
RÉSERVEZ VOS PLACES!
museedeshospitalieres.qc.ca
514 849-2919



LE REPOS SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE
Teresa Di Palma Melchior
Déléguée, communication et développement
RSFA.CA

Montréal 

Québec 



Devoir de restauration et de préservation

HISTOIRE

SUITE DE LA PAGE G 6

l'Hôtel-Dieu des sœurs hospitalières.

Un duo auquel on peut ajouter la personne de Napoléon Bourrassa. « Bien que son œuvre soit moins connue, raconte Vincent Giguère, Bourrassa est à la fois peintre, architecte, concepteur et théoricien. Il exercera une large influence sur le patrimoine religieux. » Son œuvre principale est la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, dont la construction servira d'atelier-école pour la formation des premiers muralistes canadiens-français, notamment.

Le XX^e siècle et l'essor du vitrail

Certes, le XX^e siècle démarre dans la droite ligne du précédent, mais un phénomène sort cependant du lot : l'essor du vitrail au Québec. Un immigrant italien du nom de Guido Nincheri en est le principal artisan, lui qui ouvrira son atelier de vitrail en 1925. Nincheri est aussi peintre et muraliste, maîtrisant l'art de la peinture à fresque. « Nincheri se conçoit d'abord comme concepteur et maître d'œuvre et organise son atelier selon ce principe. Il conçoit l'œuvre et ses artisans la réalisent », explique Ginette Laroche. Ainsi, les vitraux de nombreuses églises montréalaises sont signés Nincheri.

Un patrimoine religieux aussi riche et diversifié que celui du Québec mérite d'être préservé. Mais cette préservation ne s'arrête pas à des mesures de protection, empêchant les éléments du patrimoine de sombrer dans la déliquescence.

La seconde moitié du siècle voit une transformation du patrimoine religieux conforme aux changements qui s'opèrent à l'intérieur de l'Église catholique, qui mèneront à Vatican II. « Si, autrefois, l'Église dominait la paroisse, précise Ginette Laroche, on veut maintenant que celle-ci se rapproche des paroissiens. » Les nouvelles églises adoptent un style architectural contemporain. L'œuvre de l'architecte Roger d'Astous, qui réalisa une cinquantaine d'églises dans sa carrière, en est un bon exemple. « On voit même apparaître de l'art religieux non figuratif, rajoute Vincent Giguère, notamment sur les vitraux. »

Préserver de manière scientifique

Un patrimoine religieux aussi riche et diversifié que celui du Québec mérite d'être préservé. Mais cette préservation

ne s'arrête pas à des mesures de protection, empêchant les éléments du patrimoine de sombrer dans la déliquescence. Il faut aussi restaurer ce patrimoine religieux, en particulier les œuvres d'art religieuses. Claude Payer y a consacré sa carrière comme restaurateur d'art au sein du Centre de conservation du Québec.

« Il y a des œuvres d'art qui ont été abîmées avec le temps, raconte-t-il. D'autres sont brisées. Certaines ont été repeintes et redorées, voire modifiées. Par exemple, le tabernacle. Lorsqu'on agrandissait une église, on trouvait le tabernacle trop petit. Alors, on ajoutait des éléments pour lui donner plus de volume. Parfois, ces ajouts étaient cohérents avec le tabernacle d'origine, parfois non. »

La restauration de ces œuvres se doit d'être précise et méticuleuse. « Le métier de restaurateur d'art n'est pas un métier artistique, affirme-t-il, c'est un métier scientifique. » En effet, avant de poser le moindre geste de restauration, il faut d'abord examiner l'œuvre. « On se sert de rayons X, on procède à différentes analyses chimiques pour déterminer le type de peinture, par exemple. »

Protection, restauration, fréquentation

Ce n'est qu'une fois cette analyse complétée et documentée que l'on peut procéder. « On dispose d'une série de techniques, explique Claude Payer. Pour retirer une couche de peinture, on utilise divers solvants. Parfois, il faut y aller de façon mécanique, à l'aide d'un scalpel. C'est un travail très minutieux. »

Trois principes guident le travail du restaurateur d'art. En premier, il faut assurer la pérennité de l'œuvre, et puis réparer ce qui est brisé. « Ensuite, on cherche à redonner de l'authenticité à l'œuvre d'art, souligne-t-il, en ramenant cette dernière le plus près possible de sa réalisation d'origine. »

Mais la préservation du patrimoine religieux ne passe pas seulement par sa protection et sa restauration. Il passe aussi par sa fréquentation.

« Fréquenter le patrimoine religieux, apprendre à le connaître, avance Vincent Giguère, c'est s'offrir un voyage dans le temps. » Ginette Laroche tient à souligner « que le patrimoine religieux a été payé par les paroissiens et le fréquenter, c'est une façon de s'approprier ce bien collectif, toujours en continue mouance. »

Ils ajoutent que ce patrimoine est en perpétuelle évolution puisque les nouvelles communautés religieuses, arrivées plus récemment au Québec, créent le patrimoine religieux de demain. « Ici, au Musée de la civilisation, précise Vincent Giguère, nous avons la ferme intention de travailler de plus près avec ces différentes communautés religieuses.

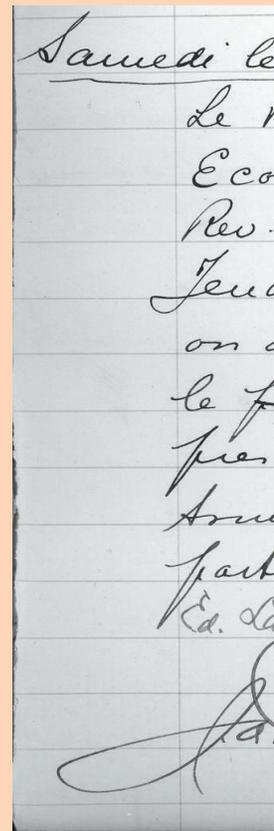
Plongée dans les archives de l'oratoire Saint-Joseph

Le Centre d'archives et de documentation Roland-Gauthier de l'oratoire Saint-Joseph comprend une importante collection d'archives — près de 350 mètres linéaires de documents divers — déposée et soigneusement protégée dans la voûte du bâtiment. La grande majorité de ces archives se rapporte à l'Oratoire même. « L'histoire de l'Oratoire est entièrement documentée, souligne David Bureau, archiviste, du début de sa construction jusqu'à aujourd'hui. On documente même les travaux qui s'y font présentement. De plus, toutes les activités qui se sont déroulées à l'Oratoire ; messes, pèlerinages, concerts, témoignages de guérison sont également documentés. Nous possédons aussi une importante collection de revues de presse. Nos archives sont une mine d'information concernant tout ce qui touche de près ou de loin l'Oratoire. »

Qu'en est-il de son fondateur, le frère André ?

« Malheureusement, poursuit David Bureau, le frère André a laissé très peu de traces. On possède quelques procès-verbaux qui portent sa signature ainsi que certains témoignages lettres de personnes qui l'ont connu. »

Une autre part importante de la collection porte sur saint Joseph et la dévotion qu'il suscite. « Nous possédons des documents qui portent sur saint Joseph qui datent du XV^e et XVI^e siècle. » Le Centre d'archives et de documentation est accessible au grand public. La partie documentation fonctionne à la manière d'une bibliothèque spécialisée. Quant aux archives elles-mêmes, elles sont aussi accessibles, mais sur rendez-vous seulement.



La tour de verre du centre culturel islamique de Laval rappelle le minaret d'une mosquée.

VINCENT GIRARD

5 avril - Assemblée du Conseil -
 Révérend E. Laurin est nommé
 comme successeur pour remplacer le
 révérend E. Grou, décidé le 27 Mars. — à cette assemblée
 décide de faire couvrir en gravois
 l'édifice Couloir conduisant des
 cryptes à la crypte et de faire cons-
 truire des tables pour le kiosque des
 terre -
 R. Roy c.s.c.
 H. André c.s.c.

L'oratoire
 possède
 quelques
 procès-verbaux
 qui portent
 la signature
 du frère André.
 ORATOIRE
 SAINT-JOSEPH

Diversités religieuse et patrimoniale à Laval

La synagogue Shaar Shalom. Les premières communautés juives sont arrivées à Laval à partir des années quarante et elles ont évidemment construit leurs lieux de culte. L'un d'eux est la synagogue Shaar Shalom, située au 4880, boulevard Notre-Dame, et construite en 1966 par l'architecte Leonard W. Warshaw. Érigée en retrait de la rue, elle surprend par sa blancheur et ses angles arrondis. Son objectif étant de rappeler l'architecture ancienne du royaume d'Israël, l'architecte a choisi comme revêtement extérieur un crépi qui évoque les matériaux de construction de la Terre sainte, soit la chaux et la brique crue. Deux larges portes en étain mènent à l'axe central, où l'on trouve un immense chandelier à neuf branches (hanoukkia). Les trois étages sont reliés par un escalier central. La chapelle du premier niveau, occupée par la communauté Young Isreal of Chomedey, comprend des vitraux représentant les tribus d'Israël. La seconde chapelle accueille la congrégation Shaar Shalom. Des œuvres de l'artiste Philip Kurtz sont exposées dans l'ensemble du bâtiment.

Le centre culturel islamique. L'actuel centre, construit en 2016 au 30, rue Antonio, est l'œuvre de l'architecte Miloud Boukhira. Ce dernier a choisi une architecture contemporaine mais teintée de références artistiques islamiques. L'édifice alterne des murs de pierre et de grandes fenêtres, ce qui crée à l'intérieur une luminosité diffuse, propice au recueillement. Située à l'un des angles, une tour de verre incorporant des motifs géométriques puisés dans le répertoire ornemental maghrébin renvoie au minaret. L'édifice sert à la fois de mosquée et de centre culturel pour la communauté musulmane.



Passeport MTL

De chouettes attractions à petit prix

Pour en savoir plus:
PASSEPORTMTL.COM



Une initiative de
**TOURISME /
 MONTREAL**



L'orgue Beckerath de l'oratoire Saint-Joseph se distingue par son immensité, pour un orgue mécanique, mais aussi parce qu'il était novateur à l'époque de son installation.

PASCALINE DAVID

L'orgue Beckerath, ambassadeur musical de l'Oratoire

Organiste titulaire de l'oratoire Saint-Joseph depuis 2015, Vincent Boucher s'emploie à faire rayonner la vie musicale de ce lieu de ressourcement. Et ce n'est pas sans compter sur la présence du grand orgue Beckerath, joyau de la basilique.

PASCALINE DAVID
Collaboration spéciale

« Le grand orgue est puissant et présent, sans être trop fort. Dans son extrême douceur, on l'entend partout, affirme l'organiste titulaire de l'oratoire Saint-Joseph, Vincent Boucher, levant les yeux vers l'instrument magistral qui surplombe la basilique, et dont il décrit les mécanismes avec une précision remarquable. Même les éclatantes chamades, ces tuyaux en forme de trompette à l'horizontale, sont bien harmonisées. »

Ce colosse de bois et de métal est composé de 5811 tuyaux répartis en

78 jeux — rangées de tuyaux permettant d'obtenir un timbre particulier — et de cinq claviers, en plus du pédalier. C'est le premier du genre à avoir été construit au Québec, de surcroît par un facteur allemand, Rudolf von Beckerath. Il se distingue par son immensité, pour un orgue mécanique, mais aussi parce qu'il était novateur à l'époque de son installation.

Son arrivée en 1960, à la demande de la congrégation, relance la vie musicale de l'Oratoire et constitue une petite révolution au Québec et à l'international. Le secret réside dans la qualité et l'authenticité de son obtenues grâce à sa parfaite intégration au lieu. « On est capables d'at-

tirer des musiciens de haut calibre grâce à sa réputation », souligne Vincent Boucher, tandis que l'organiste, claveciniste et professeur de musique à l'Université de Montréal Luc Beauséjour fait chanter l'instrument dans la basilique.

Deux salles, deux ambiances

Après avoir emprunté deux ascenseurs et traversé une petite chapelle, où se trouve le tombeau du père André, Vincent Boucher entre dans la crypte construite en 1916. « Celle-ci demeure le centre nerveux de la vie pastorale, car 50 des 52 messes ont lieu ici, de même que des concerts », explique-t-il à voix basse, pour ne pas déranger les quelques visiteurs qui se recueillent.

L'orgue Casavant, plus petit, se fait discret à l'arrière de la pièce où règne une atmosphère plus intime. Cet instrument centenaire est toutefois en fin de vie et devrait être entièrement reconstruit dans les pro-

chaines années. Seuls quelques tuyaux et jeux seront conservés pour la postérité. Une réflexion est en cours pour déterminer quel type d'orgue le remplacera. Nul doute qu'il s'agira d'un choix audacieux, promet Vincent Boucher.

Ce colosse de bois et de métal est composé de 5811 tuyaux répartis en 78 jeux et de cinq claviers, en plus du pédalier. C'est le premier du genre à avoir été construit au Québec, de surcroît par un facteur allemand, Rudolf von Beckerath.

Le maître mot est « qualité » pour l'organiste, qui mène en parallèle une carrière en finance depuis 23 ans. Un métier qu'il affectionne tout autant que ses fonctions à l'oratoire Saint-Joseph. Issu d'une famille d'organistes, M. Boucher a d'ailleurs appris à

maîtriser le complexe instrument après la pratique du piano et du clavicécin. Une certaine expérience et de nombreux voyages sont nécessaires pour savoir s'adapter à la diversité des modèles.

Faut-il être croyant ? Ce n'est absolument pas une obligation, répond le musicien, mais c'est beaucoup plus simple. « Il y a la dimension artistique, mais le côté liturgique représente 90 % du métier, on est tout le temps à l'église », souligne-t-il.

Entre musique, nature et spiritualité

Le mandat de M. Boucher implique également de veiller à la conservation des instruments, à l'embauche des musiciens et à la programmation musicale.

« Avant la COVID, on avait le vent dans les voiles, admet celui qui coordonnait une cinquantaine de concerts par an. Mais il faut tout recommencer. » Les travaux de réaménagement de l'Oratoire pèsent aussi dans la balance. Désormais, les événements reprennent progressivement, notamment grâce à des partenariats avec le Festival Bach et la Société de musique contemporaine du Québec.

L'orgue Casavant, plus petit, se fait discret à l'arrière de la pièce où règne une atmosphère plus intime. Cet instrument centenaire est toutefois en fin de vie et devrait être entièrement reconstruit dans les prochaines années. Seuls quelques tuyaux et jeux seront conservés.

Silencieuses durant la pandémie, les 56 cloches du carillon se sont, elles aussi, remises à sonner. « Cela nous avait manqué, confie Vincent Boucher. Quand ça a recommencé, c'était un peu comme entendre les oiseaux qui chantent au printemps. » Depuis 2009, Andrée-Anne Doane est la musicienne titulaire du seul et unique carillon du Québec.

Actuellement en restauration, celui-ci est un acteur central de la vie musicale de l'Oratoire, avec la Maîtrise des Petits Chanteurs du Mont-Royal. Ce chœur, qui accompagne les messes et participe à des tournées internationales, est très populaire.

« On veut proposer une offre musicale très complète pour les touristes, les nouveaux étudiants et les Montréalais qui peuvent se réapproprier les lieux ou même les découvrir », indique Vincent Boucher, sur le parvis de l'Oratoire. Il mentionne la splendeur de concerts tenus lors des couchers de soleil d'été, sur les marches de la basilique.

« Les gens peuvent venir initialement pour la musique, mais ils vivront une expérience qui se rapproche du spirituel, conclut-il. C'est un endroit propice au ressourcement. » Car un objectif demeure, selon l'organiste : rassembler grâce à la beauté de la musique et de l'environnement naturel qui entoure l'édifice, sur le versant nord du mont Royal.

LIEUX DE CULTE LAVALLOIS

Une autre histoire de l'art

La Ville de Laval compte une quarantaine de lieux de culte de diverses confessions et traditions. Sensibiliser le public et mettre en valeur le patrimoine extraordinaire qui s'étale sur le territoire lavallois, telle est la mission de la Société d'histoire et de généalogie de l'île Jésus.

PASCALINE DAVID
Collaboration spéciale

« Le patrimoine religieux est un peu malmené. C'est pourquoi il est nécessaire de créer des liens à long terme avec les communautés, pour le sauvegarder », explique Jasmin Miville-Deschêne, directeur de la Société d'archives de Laval et de la Société d'histoire et de généalogie de l'île Jésus, mandatée pour favoriser la participation des lieux de culte lavallois aux Journées du patrimoine religieux.

Ana Manescu, urbaniste et coordonnatrice à la régie patrimoine de la Division art et culture de la Ville de Laval, est du même avis. « C'est un premier point de contact important avec les communautés, dit-elle. On souhaite que les lieux de culte aient envie d'ouvrir leurs portes au-delà de cet événement. »

La Ville de Laval tient particulièrement à promouvoir la représentation de la diversité de ses lieux de culte lors des Journées du patrimoine religieux. Très multiculturelle, notamment dans le quartier Chomedey, cette terre d'accueil compte 28,5 % de sa population issue de l'immigration.

Découvrir le patrimoine de l'île
Avec l'application Parcourir Laval, développée en 2015 pour le 50^e anniversaire de la Ville, il est déjà possible de découvrir les anciens noyaux villageois par l'entremise de circuits.

Pour bonifier l'offre, Maude Trottier, historienne de l'art et chargée de projet à la Société d'histoire, est allée à la rencontre des personnes responsables de lieux de culte durant l'été. Ces riches discussions ont permis, du même coup, d'évoquer les Journées du patrimoine religieux.

« C'est un travail très humain, raconte M^{me} Trottier, qui a notamment échangé avec le directeur du Centre culturel islamique de Laval. C'était passionnant de comprendre son projet conceptuel et matériel, qui est très précis. » Ainsi, l'historienne de l'art a découvert une volonté de ne pas afficher de motifs religieux explicites à l'extérieur du centre, c'est-à-dire que les symboles ornementaux ont été choisis pour leur neutralité. Elle a également été impressionnée par la quantité d'activités communautaires organisées dans les milieux non catholiques.

Une autre histoire de l'art

« En règle générale, on ne peut pas décrire le patrimoine religieux de Laval comme étant très flamboyant, souligne Jasmin Miville-Deschêne. Son passé agricole et de villégiature et sa modernité font qu'on va moins le remarquer. » Sur 42 lieux de culte répertoriés sur l'île, 31 ont été érigés après 1945. Toutefois, si certains édifices ne semblent pas exceptionnels vus de l'extérieur, ils renferment des détails architecturaux et artistiques qui valent le détour.

Certaines œuvres liturgiques représentent d'ailleurs l'occasion de

connaître des artistes locaux et moins connus malgré leur contribution importante. « Les journées du patrimoine religieux sont importantes, car elles permettent de faire connaître une autre histoire de l'art », indique Maude Trottier.

À l'église Saint-Léopold, les sculptures et ameublements de Gaétan Thérien sont représentatifs de toute l'histoire de la villégiature qui a eu lieu sur l'île Jésus, à la fin du XIX^e siècle. « À l'intérieur, il y a une sorte d'intimité préservée et un esprit de communauté assez fort », poursuit-elle.

Toutefois, si certains édifices ne semblent pas exceptionnels vu de l'extérieur, ils renferment des détails architecturaux et artistiques qui valent le détour

Le patrimoine de l'église Saint-François-de-Sales renferme également un riche patrimoine. Il s'agit de la première paroisse de l'île Jésus, bien que l'église ait été reconstruite plusieurs fois. On peut y admirer un décor peint par T.-X. Renaud, une œuvre d'origine très rare, alors que la plupart ont disparu dans les flammes d'un incendie. S'y trouvent aussi un crucifix d'Olindo Gratton et un relief polychrome de René Beauvais, dit Saint-James.

La modernité se mêle souvent à l'ancien, notamment sur les chemins de croix comme celui d'Alfred Pellan, à l'église Saint-Théophile. « Cela casse les préjugés comme quoi l'art religieux est un peu ronflant, commente Maude Trottier. Au contraire, il y a énormément d'innovations artistiques et techniques. »

Préserver la conscience de l'archive

À travers son mandat, la Société d'histoire souhaite aussi aider les communautés dans le traitement de leurs propres archives. Si certaines sont bien classées dans les voûtes, d'autres sont inexistantes. « Il y a une urgence de documenter. On a parfois besoin d'aller chercher directement des sources orales ou des documents paroissiaux », indique M^{me} Trottier.

Ce travail de fourmi occasionne de belles surprises. « Il y a une vierge noire à l'église de Saint-Maurice-de-Duverny, mais on ne savait pas qui l'avait signée, raconte l'historienne de l'art. Jusqu'au jour où, lors d'une rencontre, la responsable des lieux a émis l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'une œuvre de Norma Blass, la mère de la renommée sculptrice canadienne Valérie Blass. On a découvert que c'était bel et bien le cas. » Maude Trottier ne cache pas sa joie d'avoir pu établir ce lien, rappelant l'importance de s'intéresser au patrimoine religieux qui, à bien des égards, est toujours vivant.



Dans l'église Saint-François-de-Sales, on peut admirer une œuvre d'origine très rare peinte par T.-X. Renaud.

VINCENT GIRARD



L'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal abrite trois salles de spectacle où se tiennent des concerts de musique classique ou populaire. Le directeur de chœur Frédéric Vogel y dirige notamment une chorale de 170 chanteurs et 15 musiciens.

ÉGLISE CATHOLIQUE À MONTRÉAL

Les églises du diocèse de Montréal se réinventent

Le patrimoine religieux est un témoin de l'héritage fondateur du Québec et de Montréal. Pour Caroline Tanguay, directrice des services administratifs aux fabriques du Diocèse de Montréal, les églises ont encore leur place dans le parc immobilier, car ce sont des édifices auxquels les citoyens demeurent largement attachés, malgré la diminution de la pratique religieuse.

PASCALINE DAVID
Collaboration spéciale

L'archidiocèse de Montréal, qui inclut l'île de Montréal et de Laval, Repentigny ainsi que l'Assomption, abrite 214 églises. Si la plupart de ces lieux de culte ont été construits entre 1945 et 1975, près d'une vingtaine ont ouvert après cette période. Ce patrimoine religieux représente la somme des savoir-faire d'une époque, qu'il s'agisse d'œuvres d'art, de menuiserie, de sculpture ou d'architecture.

« Il est fragilisé, mais il fait partie de notre héritage fondateur de Montréal et du Québec, puisque de nombreux quartiers et villages se sont développés autour des églises, affirme M^{me} Tanguay. Beaucoup de citoyens demeurent

attachés à ces édifices et se mobilisent pour les préserver, car ils portent l'histoire des communautés. »

Les bénévoles sont ainsi essentiels dans le maintien de ces endroits. « Leur engagement est fondamental, que ce soit pour des tâches administratives, pour ouvrir les portes ou aider aux travaux, ajoute-t-elle. Ils tiennent parfois ça à bout de bras. »

Conservation... et création

Caroline Tanguay s'occupe notamment des réserves diocésaines, c'est-à-dire des objets récupérés quand les églises sont vendues, par exemple. Elle veille également à la préservation des valeurs patrimoniales des lieux de culte. Depuis cette année, elle dirige les services administratifs de l'archidiocèse, un mandat qui correspond à ses passions : l'histoire

une statue de la sainte Kateri Tekakwitha, désormais installée à l'intérieur de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde, au centre-ville de Montréal.

Un projet de réaménagement a aussi vu le jour au sanctuaire du Saint-Sacrement, en plein cœur du Plateau Mont-Royal, alors qu'une nouvelle communauté, les fraternités monastiques de Jérusalem, est venue s'y installer en 2004. C'est un de leurs moines, architecte de formation, qui a réalisé les dessins. La communauté a par ailleurs commandé des pièces à des artistes.

La réutilisation des lieux par des organismes permet souvent la tenue d'activités de solidarité. Les bâtiments n'ont donc plus vocation au culte, mais les personnes qui les achètent leur permettent de continuer à exister dans le paysage urbain.

« Même aujourd'hui, dans un lieu plus ancien et classé monument historique, il peut y avoir des touches contemporaines, indique Caroline Tanguay. Ils sont toujours vivants. »

Se réinventer pour sauvegarder

Force est de constater que la pratique religieuse est en baisse et qu'il est parfois difficile de trouver les ressources pour conserver le patrimoine bâti, l'Église ne vivant que de dons. Sur le territoire du diocèse de Montréal, 57 églises ont été vendues entre 1995 et 2014, selon les derniers chiffres à jour. Occasionnellement, elles sont cédées à d'autres communautés religieuses, à des associations qui proposent des services sociaux ou bien à des organismes privés.

La réutilisation des lieux par des organismes permet souvent la tenue d'activités de solidarité, comme la distribution de nourriture ou l'accueil de personnes en situation d'itinérance. Les bâtiments n'ont donc plus vocation au culte, mais les personnes qui les achètent leur permettent de continuer à exister dans le paysage urbain.

Si les églises sont fréquemment associées au passé, certaines bénéficient ainsi d'une nouvelle vocation, tandis que d'autres tentent de trouver des solutions innovantes. C'est le cas de l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal, qui abrite trois salles de spectacle. S'y tiennent des concerts de musique classique ou populaire, des représentations de danse ou de théâtre, mais aussi des congrès et autres événements corporatifs. Le directeur de chœur Frédéric Vogel y dirige notamment une chorale de 170 chanteurs et 15 musiciens.

« L'objectif est de rester une église, mais de trouver les moyens financiers en favorisant différents usages, explique Caroline Tanguay. L'argent investi n'est alors plus seulement destiné aux usagers de l'église, mais à toute la communauté d'un quartier ou d'une ville. »

Pour M^{me} Tanguay, il existe bel et bien des défis pour préserver le patrimoine religieux, mais il est encore possible d'y faire face, avec un peu de créativité.

de l'art et la conservation du patrimoine bâti, deux domaines qu'elle a étudiés à l'université.

Lorsqu'on l'interroge au sujet de la conservation du patrimoine situé sur le territoire de l'archidiocèse de Montréal, l'aspect restauration lui semble incontournable. « Les paroisses doivent demander des subventions au CPRQ pour faire des travaux, par exemple pour remplacer un toit centenaire, explique M^{me} Tanguay. Ensuite, il y a tout ce qui est intérieur des bâtiments, comme les œuvres d'art sacré, qui méritent aussi qu'on en prenne soin. »

« Même aujourd'hui, dans un lieu plus ancien et classé monument historique, il peut y avoir des touches contemporaines. Ils sont toujours vivants. »

La mise en valeur de ces lieux peut aussi être synonyme de création, grâce à l'octroi de contrats à des artistes contemporains. En 2021, l'artiste multidisciplinaire mohawk Marian Snow (MC Snow), de Kahnawake, a réalisé